

## CHAPITRE VII

La beauté de Marie est immensément supérieure  
à celle de tous les saints.

« Quelle est celle-ci qui s'avance radieuse comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie entre toutes comme le soleil<sup>(1)</sup>? » C'est Marie, la Vierge d'Israël. Véritable aurore, elle rayonne parée déjà des splendeurs de Celui qui va sortir de son sein virginal; astre des nuits, elle atténue l'éclat éblouissant des rayons qu'elle reflète et éclaire nos obscurités de sa lumière argentée; elle est unique comme le soleil dans la magnificence de son rôle.

L'Église, inspirée par l'Esprit-Saint, ne peut contenir son admiration : « Que vous êtes belle, ô

(1) Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. *Cant.*, vi, 9.

Marie, que vous êtes belle ! Belle entre toutes, supérieurement belle<sup>(1)</sup> ! » L'épithète « belle » n'a pas de synonyme en notre langue française, l'Église, plus riche en la sienne, varie ses expressions. Néanmoins elle se sent à court et regrette son impuissance : « Je ne sais par quelles louanges vous célébrer, ô Marie<sup>(2)</sup> ! » Combien plus devons-nous confesser la nôtre ! Tentons pourtant d'exposer l'incomparable supériorité de Marie au triple point de vue de la beauté morale, intellectuelle et physique.

A un certain degré d'élévation, la beauté morale prend le nom de sainteté. Tous les saints nous offrent le type du beau moral, mais varié à l'infini avec la nuance particulière des vertus qui dominent le plus en leur vie : le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la fidélité des confesseurs, la pureté des vierges, etc. Marie, reine de tous les saints, de tous les anges, réunit en elle toutes les vertus à leur suprême degré. Elle est parmi les créatures le beau moral en son expression la plus achevée.

Ce n'est pas assez dire, car la sainteté de Marie s'élève presque sans limites au-dessus des saintetés des élus dont elle est la reine. Essayons de le montrer. Il y a deux éléments à considérer dans la sanctification de la créature. L'un négatif : c'est l'absence du désordre ou du péché; l'autre positif, c'est le concours donné à la perfection de l'ordre moral. Ces deux éléments sont merveilleusement réalisés en la Bienheureuse Vierge.

(1) Quam pulchra es... quam pulchra es; super omnes speciosa, o valde decora. — Liturgie sacrée.

(2) Quibus te laudibus efferam nescio. — Liturgie sacrée.

Dès le moment de sa Conception, la grâce divine l'enveloppa comme un manteau lumineux; le Saint-Esprit la pénétra de ses dons, de ses vertus, de ses fruits, de ses béatitudes, de ses divins effluves, repoussant loin d'elle le démon et le stigmaté de la faute originelle. Dieu l'a voulu : Marie est immaculée. Son âme est un miroir d'une limpidité absolue qui reflète sans ombre la beauté divine. Ce glorieux jour de sa Conception n'aura-t-il pas de lendemain? Les plus grands saints ne sont pas exempts des fautes de fragilité; malgré leurs plus chers désirs, ils ne sauraient sur les chemins de cette vie se soustraire à toute poussière; leur âme en est, au moins accidentellement, ternie. N'en sera-t-il pas de même de la Vierge d'Israël? Non, rien de semblable en Marie. Sa vigilance est si attentive et si constante, sa fidélité si résolue, son union à Dieu si étroite, si permanente, qu'elle échappe à toute défaillance; elle sait même, Dieu aidant, se soustraire à toute ombre d'imperfection. Elle est toute sa vie aussi pure qu'au jour de son immaculée Conception; elle reste un miroir sans tache reflétant la sainteté divine avec une splendeur incomparable.

Ce n'est pas assez d'éviter le mal et l'ombre du mal, il faut progresser dans le bien. Personne ne le comprit comme la Bienheureuse Vierge, personne surtout ne sut comme elle le réaliser. Dès les premiers instants où elle prend possession d'elle-même, Marie est déjà la très fidèle servante du Seigneur; elle répond à la plénitude des avances de la grâce avec la plénitude de ses facultés; elle donne le concours le plus généreux, le plus complet aux sugges-

tions divines; tous les désirs de son cœur vont au devant du bon plaisir de son Dieu; il n'y a en elle ni pensée, ni sentiment, ni acte, ni parole, ni soupir qui ne soit un don vivant d'elle-même à la Souveraine Majesté. La beauté, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit, est la splendeur de l'ordre : en Marie, c'est la charité, la reine des vertus, qui coordonne la vie morale<sup>(1)</sup>, qui la fait resplendir avec un tel éclat qu'elle confine à la sainteté même de Dieu.

Dans la liturgie de l'Église, celle qu'on invoque comme la Très Sainte Vierge est également célébrée comme le trône de la divine Sagesse. C'est proclamer qu'en Marie la beauté intelligible rivalise avec la beauté morale. Quels ravissements nous réserve l'étude des ineffables prérogatives et du rôle glorieux de la Vierge d'Israël<sup>(2)</sup>!

Elle est parfaitement belle, dès avant tous les siècles, dans son éternelle prédestination; l'Esprit-Saint lui met sur les lèvres ces paroles des divines Écritures : « De toute éternité, la beauté de l'ordre est en moi<sup>(3)</sup>. »

Elle est belle dans l'oracle divin qui l'annonce, la

(1) Ordinavit in me charitatem. *Cant.*, II, 4.

(2) Plusieurs diront peut-être qu'ils ne voient pas clairement le beau intelligible dans le rôle et les prérogatives de la B. Vierge. Cependant, personne ne niera la beauté de ce rôle et de ces prérogatives, personne d'ailleurs n'y reconnaîtra soit le beau plastique, soit le beau moral (il ne s'agit pas des vertus, mais des privilèges de Marie); donc il faut nécessairement y voir la beauté intelligible.

(3) Ab æterno ordinata sum. *Prov.*, VIII, 23.

promet et la montre à nos premiers parents écrasant de son pied virginal la tête du serpent qui les a trompés.

Belle dans les chants des prophètes qui exaltent ses grandeurs en termes des plus magnifiques.

Belle dans ses images anticipées, sous les traits des plus illustres filles d'Abraham : Rebecca, Rachel, Débora, Abigaïl, Esther, Judith, qui la figurent par leurs vertus et leur héroïsme.

Qu'elle est belle surtout à l'heure de sa conception immaculée, quand elle apparaît au milieu des enfants d'Adam comme un lis éclatant de blancheur au milieu des plus sombres épines<sup>(1)</sup>. Fleur céleste prêtée à la terre, dont la beauté et le parfum ravissent, elle grandit au sein d'une lumière qui semble en la révélant la voiler pour épargner nos yeux.

La virginité est belle : « De même que la poésie est une éloquence plus divine, la virginité, qui élève l'homme au-dessus des sens, est comme la poésie de la vertu<sup>(2)</sup>. » La maternité est belle, si belle, surtout dans la sollicitude de son amour, que Dieu lui-même n'a pas trouvé d'image plus expressive pour nous peindre la tendresse de son cœur<sup>(3)</sup>. Or, Marie est à la fois l'idéal des vierges et l'idéal des mères : en elle « les splendeurs de la maternité divine

(1) Sicut lilium inter spinas. *Cant.*, II, 2.

(2) M<sup>gr</sup> Gerbet.

(3) Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui... Ab ubera portabimini et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *Isaïe*, LXIX, 15. LXVI, 12, 13.

s'ajoutent aux splendeurs les plus virginales. Si l'Incarnation est pour Jésus le mystère même de son anéantissement, il est pour sa mère le mystère de la gloire par excellence, le complément suprême de sa beauté. Dieu est en elle, Dieu, foyer lumineux de toute perfection. Marie se revêt du Verbe — de la splendeur du Père — comme d'un soleil, elle en est éblouissante<sup>(1)</sup>. »

Néanmoins elle sera plus belle encore à nos intelligences sur le Calvaire, avec ce je ne sais quoi d'achevé que les grandes douleurs ajoutent aux grandes vertus. Là, debout, immobile, elle unit son immolation à celle de son Divin Fils et devient notre corédemptrice. Elle le contemple pâle, défiguré, la chair en lambeaux, les plaies saignantes; elle considère le prodige de sa douceur, de sa patience, de son amour. Jamais son Fils ne lui parut plus Dieu que dans cet instant, jamais elle ne se sentit embrasée d'amour au même degré. C'est à ce moment où le cœur de Marie liquéfié ne sait comment épancher son amour, c'est à ce moment que Jésus la surprend pour ainsi dire et lui demande de reporter sur nous sa tendresse maternelle; il nous donne à elle pour ses enfants, et il nous la donne pour mère. C'en est fait, la Bienheureuse Vierge a désormais pour nous des entrailles maternelles, nous pouvons compter sur son cœur; elle restera à jamais notre médiatrice auprès de Jésus comme Jésus est notre médiateur auprès de son Père. L'Église dès lors favorisera de toutes manières le culte de Marie,

(1) Buathier, *le Sacrifice et le beau*, p. 64.

multipliera les pratiques et les fêtes en son honneur, les autels, les sanctuaires, les cathédrales placés sous son vocable.

Par une conséquence nécessaire, les artistes donneront carrière à leur génie, rivaliseront à qui fera les plus belles madones; à qui saura faire, celui-ci apparaître sur la toile, celui-là surgir d'un bloc de pierre, une image de Marie qui traduise les visions de la foi et mette en relief la plus haute expression de la beauté morale et intellectuelle, jointe à la splendeur de la beauté physique.

Nous avouons que cette dernière, même dans sa plus grande perfection, ne suffira jamais seule à nous représenter la très sainte Mère de Dieu; mais d'autre part, nous avons toute raison de le croire, Marie était physiquement d'une beauté sans égale. Une créature sans péché, pleine de grâce, choisie pour être la mère du Dieu fait homme, ne peut être que très parfaite même en son corps.

« Déjà, humainement parlant, Marie appartenait à une race dont le type était célèbre en Israël, à la race royale de David et de Salomon : elle habitait un pays dont les femmes ont gardé jusqu'à nos jours une beauté proverbiale; de plus, il ne faut pas l'oublier, ses traits ne furent jamais altérés par aucune passion ni aucune infirmité, par rien de ce qui trouble, agite, déprime ou avilit; ils ne cessèrent au contraire de s'embellir chaque jour sous l'influence persévérante des plus hautes pensées, des senti-

ments les plus délicats, des plus pures affections de l'âme<sup>(1)</sup>. »

Voyez-la dans sa maternité divine; n'est-ce pas l'heure de la plénitude de sa beauté? « Sur son front serein, sur ses lèvres qui sourient à l'Enfant divin, dans son regard virginal et maternel, dans la pureté de ses traits, pleins d'une grâce céleste, on reconnaît tout ensemble et la simple naïveté de la fille des hommes, et l'auguste grandeur, l'ineffable sainteté de celle en qui le Verbe éternel s'est incarné pour le salut du monde<sup>(2)</sup>. »

Les années se sont écoulées, Jésus est dans le plein épanouissement de sa jeunesse, Marie est physiquement aussi belle que lui; « car Jésus dans son corps n'a voulu avoir aucune beauté qu'il ne tint du corps virginal de sa mère. Dans un sens, il semblerait même que Marie pût avoir en beauté plastique quelque chose de plus que Jésus, ayant en sa qualité de femme le privilège de la grâce. Mais tout ce qui est en la mère revient proportionnellement à son divin Fils, comme tout ce qui est dans le Fils se retrouve dans la mère : la beauté virile de Jésus faisant mieux saisir ce qu'il y a de noblesse et de grandeur dans la beauté plus gracieuse de Marie, et la grâce virginale de Marie rejaillissant dans les traits du Sauveur pour en faire goûter le charme, sans rien leur enlever du côté de la majesté et de la force<sup>(3)</sup>. »

Le Saint-Esprit le déclare, Marie l'emporte en

(1) Buathier, *op. cit.*, p. 66.

(2) F. de Lamennais, *l'Art et le beau*, chap. iv.

(3) Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, t. III, 1, 2. — *Apud* Buathier.

beauté sur toute créature <sup>(1)</sup>. Nul être créé n'est aussi proche de Dieu que Marie, sa fille, son épouse et sa mère.

Cependant Jésus-Christ a couronné les trois années de sa vie publique par sa mort sur la croix et sa glorieuse résurrection, il est remonté au ciel, et les apôtres se partagent le monde pour y semer la doctrine du salut. D'après une antique tradition, ce que ces divins messagers rapportèrent de Marie, excita partout chez les nouveaux chrétiens le plus ardent désir de voir la mère du Sauveur. On aurait encore aujourd'hui une lettre de saint Ignace, martyr, dans laquelle il supplie la mère de Dieu d'accorder à la ville d'Antioche le bonheur de la posséder quelques jours. De tous côtés, des fidèles se mirent en route pour aller offrir leurs hommages à Marie. Au nombre des pèlerins qui auraient eu le bonheur de la voir, on nomme Deñys, ce converti de l'Aréopage. On cite même son témoignage : Marie, mère de Jésus, malgré son âge avancé, était si divinement belle qu'il l'eût adorée s'il n'eût su que Dieu seul a droit à semblables hommages.

Néanmoins, ce n'est que depuis sa glorieuse Assomption que Marie est arrivée à l'apogée de sa beauté. Si l'œil de l'homme n'a rien vu qui approche de la beauté dont Dieu revêtit le corps de ses élus, comment nous faire quelque idée de la beauté de la mère de Jésus couronnée Reine du Ciel par son Divin Fils, le Roi de gloire ? Nous le pouvons dans une certaine mesure, grâce à l'ineffable condescen-

(1) Pulcherrima mulierum. — *Cant.*, v, 17, et Liturgie sacrée.

dance de Marie pour la France. Dans les premiers mois de 1858, à Lourdes, la mère de Dieu daigna se laisser entrevoir, à plusieurs reprises, aux yeux ravis d'une frêle enfant, Bernadette Soubirous. Henri Lasserre, l'impérissable historien de ces inoubliables apparitions, ayant interrogé Bernadette sur la beauté de l'Immaculée, a su interpréter cette beauté avec un tel bonheur d'expression que le portrait qu'il nous a laissé défie tout pinceau comme tout ciseau. « Marie se montra, nous dit-il, dans la fraîcheur d'une jeunesse qui, sans rien perdre de sa délicatesse, avait un caractère d'un éternel éclat. En son visage se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la Vierge, la gravité tendre de la plus haute maternité, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résu- maient et se fondaient ensemble sans se nuire l'une à l'autre dans cette merveilleuse apparition. Béante d'admiration et de saisissement, Bernadette semblait ne plus appartenir à la terre, on eût dit qu'elle aspirait le Paradis <sup>(1)</sup>. »

Marie cependant ne s'était pas montrée telle que la contemple le ciel, tenant compte de la faiblesse des yeux mortels, elle avait voilé l'éclat éblouissant de son inexprimable beauté.

« Orateurs, poètes, musiciens, peintres <sup>(2)</sup>, sculp-

(1) Henri Lasserre, *Notre-Dame de Lourdes*, liv. I, n° IX.

(2) « Le pinceau des plus grands maîtres semble en avoir fait un objet d'engagement et d'émulation. Sur ce sujet, mille et mille fois répété, tantôt ils surpassaient leurs rivaux et tantôt ils se surpas-

teurs, tous s'en sont épris, et plus que tous, les mystiques et les saints. Ils ont rêvé, médité, prié, travaillé, pleuré, en face de ce modèle si pur; bien plus, ils ont aimé et quelques-uns d'un amour si ardent qu'il engendrait l'extase. Cependant parmi eux, qui donc a été satisfait, je ne dis pas de ce qu'il a pu écrire, peindre ou chanter, mais de ce qu'il a pu penser ou contempler de Marie <sup>(1)</sup>? »

Terminons par une légende. Comme beaucoup d'autres, elle n'a peut-être aucune authenticité historique, elle a pour elle, ce qui vaut au moins autant, la vérité permanente des sentiments dont elle est l'expression. Un moine, ayant consacré de longues années à méditer les perfections de la Reine des cieux, sentit s'allumer en son cœur un tel désir de la voir qu'il en était consumé, la vie lui était devenue insupportable. Invariablement ses prières se terminaient par un déluge de larmes, du milieu desquelles il conjurait la Bienheureuse Vierge de daigner se montrer à lui ou de le retirer de ce monde. Un jour qu'il redoublait ses instances, un ange lui apparut et lui dit : « Tu resteras sur terre aussi longtemps qu'il plaira à Dieu; quant à voir Marie telle qu'elle est au ciel, tu ne sais ce que tu demandes; si elle t'apparaissait, tes yeux seraient tellement éblouis que tu en perdrais la vue. » — « Peu m'importe, répond le moine, pourvu que j'aie le bonheur de la voir, j'accepte avec joie d'être

saient eux-mêmes. Il n'y a pas un cabinet distingué en Europe qui ne renferme quelque chef-d'œuvre de ce genre. » — J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, chap. VII, p. 304.

(1) Buathier, *op. cit.*, p. 68.

aveugle. » — « Marie n'y consentira pas, reprend l'ange, mais écoute, j'ai pitié de toi; mets un bandeau sur l'un de tes yeux pour le préserver; peut-être alors la Bienheureuse Vierge condescendra-t-elle à ta prière. » — Le solitaire s'empresse d'employer le moyen indiqué, bande un de ses yeux, puis redouble ses supplications et ses larmes. De fait, continue le vieux récit, Marie apparut au bon moine. Ce fut un moment, un éclair d'une ivresse indicible, il pensa mourir de bonheur. Revenu à lui, son chagrin n'était pas d'avoir un œil paralysé, mais d'avoir un œil qui n'ait pas vu la mère de Dieu. Il eût peut-être recommencé ses supplications, si Dieu, exauçant les vœux de son cœur en le retirant de ce monde, ne lui eût fermé les yeux aux choses d'ici-bas pour les lui ouvrir aux visions de la bienheureuse éternité.

